

Capitaine Craddock, ce qui constituait d'ailleurs un progrès musical évident sur notre ancien répertoire de café-concert.

Mais ce qui était surtout intéressant et significatif, c'était de constater la perfection musicale avec laquelle ces airs, souvent plus difficiles que ceux que l'on chantait autrefois en pareille circonstance, étaient interprétés par ces amateurs. Plus d'hésitation au moment de l'attaque, plus de modulations dangereuses et surtout plus de mesures bancales, de temps escamotés et de silence monstrueusement déformés. Les nuances étaient justes et les mouvements exacts.

On sentait qu'un maître patient et attentif avait corrigé avec soin toutes les fautes et toutes les erreurs.

Ce professeur, c'était le disque, infatigable répétiteur, qui avait fini par imposer sa discipline à tous ces élèves de bonne volonté.

Que dis-je, ces artistes improvisés copiaient docilement le style de Lilian Harvey, d'Henry Garat, de Florelle, de Préjean ou de Chevalier. Bref, l'interprétation était d'une correction inespérée sans une erreur et sans une trahison.

Réfléchissez au sens profond de cette simple anecdote parfaitement authentique. Pour l'instant, il ne s'agit que de musique de demi-caractère mais, déjà, dans ce domaine, le redressement technique est complet, et cela uniquement grâce au disque.

Vous devinez ce que deviendra l'éducation musicale populaire universelle lorsque le niveau artistique des enregistrements se sera progressivement amélioré. D'ores et déjà, nous devons saluer cet excellent professeur de musique qui, sans pédantisme, dans les plus humbles demeures, donne en ce moment aux illettrés de la musique, de précieuses leçons de solfège et d'interprétation.

EMILE VUILLERMOZ



MUSIQUE LÉGÈRE

A propos de *Brummel*

L'attribution d'une des récompenses du "Concours Candide" aux enregistrements de *Brummel*, a inspiré à M. Maurice Emmanuel, l'éminent professeur d'histoire de la musique au Conservatoire, les intéressants commentaires suivants que, d'accord avec *Radio-Magazine*, nous sommes heureux de placer sous les yeux de nos lecteurs.

Depuis que les Bouffons italiens sont venus tailler des croupières à l'Opéra et rallier à la musique légère bon nombre d'amateurs, la fortune de ce genre n'a point fléchi. Déjà les comédies à ariettes, sous le règne de Louis XV, enrichissent Monnet, l'avisé directeur du Théâtre de la Foire Saint-Germain, et furent les messagères des opéras-comiques. Si elles n'avaient pas la verve endiablée des « intermèdes » où triomphèrent les Bouffons, elles en étaient un reflet, et l'habileté de Monnet fut d'exploiter en français les succès de la troupe italienne et de lâcher la bride à la gaîté en musique.

Opéra-comique, opéra-bouffe, opérette sont issus de cette innovation. Mais ces trois étiquettes s'appliquent indifféremment à bon nombre d'ouvrages, et bien subtil serait le classificateur qui les grouperait selon les doses ou la qualité du « comique » qu'il prétendrait y découvrir. Opérettes ou opéras-bouffes, les pièces d'Offenbach, d'Hervé, de Lecocq ?... Et l'ancien répertoire des opéras-comiques patentés n'est-il pas farci d'opéras-bouffes et d'opérettes, ouvrages menus où le parlé alterne avec les airs, où les acteurs doivent être comédiens plutôt que chanteurs, où la fluidité mélodique et la naïveté orchestrale sont la règle et comme la garantie du succès ? Des Troqueurs de d'Auvergne à Véronique de Messenger, en passant par Le Cadi dupé, Fra Diavolo, Le Toréador, Les Noces de Jeannette, et tant d'autres, on voit défiler nombre de pièces espiègles sans trivialité, même en quelques endroits mouchetées de poésie, auxquelles le nom d'opérettes est celui qui paraît convenir le mieux.

Le genre est bien français. Mais, ses qualités de sveltesse, il semble les avoir perdues dans les imitations étrangères qu'il a suscitées et dont la vogue est inquiétante. Aussi en décernant un des « grands prix du disque » à plusieurs enregistrements du Brummel, de Reynaldo Hahn (1) le jury a voulu désigner au public un ouvrage plein d'agrément, où la musique, volontairement « légère », ne perd aucun de ses droits et n'oublie aucun de ses devoirs ; où elle détaille avec une fine discrétion le sens des mots qu'elle épouse, où par ses rythmes, ses dessins mélodiques, son coloris instrumental, elle corse une amusante action scénique. La voici qui plaisamment chevauche : A dada ! et la voilà qui boxe : Dans les pommes. Jane Morlet, Lucien Baroux, les chœurs, dans ces deux scènes, dépensent leur talent : Jane Morlet, la parfaite musicienne qui, au Trianon-Lyrique et sur d'autres scènes, a révélé un talent apte aux plus divers rôles ; Lucien Baroux, comédien de race, chanteur par occasion, lorsque sa voix peut ajouter à ses moyens expressifs. Cet autre disque (Etre un dandy) évoque un de ces rythmes de danse qui décalquent, pour ainsi dire, les durées de la langue anglaise ; car, en poésie, celle-ci soupèse les syllabes et, en faisant des longues et des brèves, procrée naturellement des noires et des croches. Le musicien s'y est plié en un balancement significatif et Louis Arnoult aussi, qui gaiement chante ces strophes. Voici, dans Les Bergers Watteau une parodie du « grand opéra », pompeux et redondant : ce sont des gens qui jouent les « Louis XV ». Jane Morlet débite des couplets prétentieusement idylliques, que ses compères et les chœurs emphatiquement commentent. Tout cela est riche de variété et paré d'une distinction musicale qui installe Brummel parmi les opérettes de style. Car si, au théâtre où l'on s'égayé depuis le temps des Bouffons, il est à peu près impossible de classer, par des caractères spécifiques, les innombrables pièces de son répertoire, il n'est pas malaisé de faire le départ entre les ouvrages où l'art est de la partie, et les autres.

MAURICE EMMANUEL.

(1) Couplets de la boxe. Etre un dandy, couplets de l'Equitation, les Bergers Watteau (Odéon).